

**Myriam-Isabelle Ducrocq**  
*Institut d'études politiques de Paris*

## **DISSIDENCE ET SATIRE POLITICO-RELIGIEUSE dans l'Angleterre de la Restauration**

La satire apparaît comme une arme privilégiée dans le combat qui oppose les partis politiques et religieux sous la Restauration. On assiste pendant cette période à la mise en place d'une véritable campagne de mobilisation de l'opinion publique contre les dangers de l'absolutisme. Cette campagne prend la forme de publications variées — pamphlets, libelles en prose ou en vers, qui empruntent le mode héroïque ou imitent le dialogue platonicien, la prière ou la chanson populaire.<sup>1</sup> Elle fut financée par des personnalités fortunées telles George Villiers, second duc de Buckingham, le baron Philip Wharton ou Anthony Ashley Cooper, comte de Shaftesbury. Ces « Wealthy Whig magnates » comme les appelle l'historien Tim Harris allaient financer les campagnes électorales, les campagnes de pétition et les *pope-burning processions* au cours desquelles on brûlait le pape et les cardinaux en effigie. Ce furent également des protagonistes de la vie politique et à ce titre, ils servent de cibles à la satire tory.

Pour compléter le tableau de l'effervescence qui régnait alors, évoquons les nombreux cercles et clubs whigs qui se réunissaient habituellement dans des tavernes ou des *coffee-houses* de Londres, d'Oxford ou de Bristol et dont les plus connus sont *The Green Ribbon Club*, *The Swan*, *The Angel Tavern* et *The Nag's Head*. Ces clubs jouèrent un grand rôle dans la diffusion des publications et donc des idées whigs à travers le pays.

1. Citons l'exemple le plus populaire, le périodique rédigé par Henry Care : *A Weekly Pacquet of Advice from Rome*.

De leur côté, les Tories ne semblent pas avoir été en reste. La campagne fut menée par Sir Roger L'Estrange, pamphlétaire et directeur du journal *The Observator*, Francis North, Nathaniel Thompson, Henry et Joanna Brome. Bien qu'il n'y eût aucun équivalent au *Green Ribbon Club* on peut cependant citer le *Sam's Coffee-House* de Ludgate comme lieu de rendez-vous et de concertation des tories.

La satire, en même temps qu'elle témoigne de la vigueur d'un débat d'idées, atteste que l'humour et la prise de distance sont les véhicules de la réflexion politique en dénonçant les travers ou en démasquant les manœuvres de ses opposants. Ces textes vont nous permettre de faire revivre les luttes qui animèrent la vie politique anglaise à cette période. Deux camps bien distincts s'y affrontent autour d'enjeux majeurs :<sup>2</sup> quelle forme de régime faut-il choisir ? quelle forme de société ? Quelles seront les conséquences de ces choix sur le commerce et sur la liberté de culte ? La voix des whigs, qui est celle de la dissidence, semble s'être particulièrement bien trouvé du mode subversif de la satire. On se demandera s'il n'existe pas une congruence entre la dissidence politico-religieuse whig et le mode satirique.

Deux mots sur la nature des enjeux politiques et religieux qui caractérisent la période avant d'examiner comment ils se manifestent dans la thématique des écrits satiriques. Au lendemain de la Restauration, plusieurs questions avaient cristallisé les discussions politiques. La question de la forme de monarchie nouvellement rétablie faisait l'objet de débats animés. La question de la tolérance religieuse vis-à-vis des protestants et des catholiques galvanisaient aussi les esprits. On se souvient également que Charles II n'avait pas de descendant légitime direct et que c'était le catholique duc d'York, son frère, qui devait lui succéder.

À la peur de voir rétablir une tyrannie politique se combinait celle de voir s'installer l'intolérance religieuse.<sup>3</sup> Ces deux peurs se confondirent en une haine commune à l'égard de l'*Establishment* dans son ensemble, qu'il fût politique ou religieux. On assiste à l'émergence d'une véritable phobie du papisme conçu pêle-mêle comme le catholicisme, l'absolutisme supposé d'un souverain catholique, l'intolérance religieuse et les tendances *High Church* au sein de l'Église anglicane.<sup>4</sup>

2. Une opposition entre *Court* et *Country* a peu à peu laissé place à une opposition entre *Whigs* et *Tories* à partir de la crise d'exclusion. Cf. Tim Harris, *Politics under the Later Stuarts : Party Conflict in a Divided Society 1660-1715* (Londres et New York : Longman, 1993).

3. Citons parmi les ouvrages de l'époque qui développent ce thème *Account of the Growth of Popery* (1677) de Andrew Marvell.

4. Tim Harris fait la distinction entre anti-papisme et anti-catholicisme, cf. Tim Harris, 65-73.

Étaient whigs ceux qui entendaient exclure de la succession monarchique le duc d'York<sup>5</sup> et lui substituer une fois légitimé, l'aîné des fils illégitimes de Charles II qui présentait l'avantage d'être protestant : le duc de Monmouth. Du point de vue constitutionnel, ils soutenaient le pouvoir du parlement contre celui du roi, aisément traduit comme le pouvoir de la majorité contre celui du tyran. Ils se présentaient également comme les défenseurs des intérêts des protestants. Étaient tories, ceux qui défendaient les prérogatives de la Couronne contre celle du Parlement. Pour comprendre les arguments développés par les tories dans leurs écrits satiriques, il faut bien voir ces partisans d'une monarchie héréditaire de droit divin comme les défenseurs d'une continuité et d'un légalisme qu'à leurs yeux seul ce régime pouvait garantir [Harris 37, 97-101]. À l'automne 1678, on fit des révélations au sujet d'un complot papiste dirigé contre le roi et visant à massacrer des milliers de protestants anglais. Il fut rapidement établi qu'il s'agissait d'un coup monté du parti whig pour tenter de mobiliser la population contre les catholiques et donc en faveur de l'exclusion. Cet épisode allait être abondamment exploité par ses opposants.

La satire whig, on s'en doute, s'attaque en priorité au papisme dans ses divers aspects. Prenons la satire *Room for a Ballad, A Ballad for Rome* : l'auteur anonyme ironise sur toutes ces doctrines insensées qui forment le substrat du catholicisme.

Our Faith is so great, so sound and Compleat,  
If scorneth both Scripture and Reason,  
And builds on Tradition, sometimes Superstition,  
And oft-times Rebellion and Treason .

L'effet est ici très efficace : il est question des fondements de la foi catholique, mais l'hyperbole du premier vers laisse percer l'ironie ; le second vers mentionne dans une concessive, comme en passant, que celle-ci bafoue et l'Écriture Sainte et la raison, puis les deux derniers vers procèdent d'une gradation allant de la composante la plus inoffensive de la foi catholique — la tradition, à la plus grave — la trahison.

L'illustration de la satire montre un pèlerin escorté par un démon : il transporte l'attirail du catholique ou du papiste — sablier, croix, dague, mître d'évêque qui sortent en désordre de sa hotte. Cette représentation récurrente

5. On se souvient que le duc d'York s'était converti au catholicisme. Peu après le vote du *Test Act* en 1673, Jacques refusa de recevoir le sacrement de Pâques dans la religion anglicane et en vertu du même acte, il renonça à son titre de *Lord High Admiral*. En septembre 1673, il se maria avec une princesse catholique, Marie de Modène. De son premier mariage Jacques avait eu deux filles élevées dans la religion protestante ; mais cette nouvelle union faisait redouter la naissance d'un héritier de sexe masculin, qui aurait la préséance sur les deux héritières, et donc la perspective d'une lignée catholique.

dans la caricature whig figurait que pour les détracteurs du papisme un catholique n'était jamais seul : par opposition sans doute avec les *tender consciences* qui ressentaient intimement la nature de leur lien avec Dieu, un catholique se trouvait partie prenante d'un tout, l'Église, où l'autorité des prêtres, des évêques et enfin du pape était toujours susceptibles de se heurter à celle du souverain.

Comme le pèlerin avec sa hotte, celui-ci traînera nécessairement avec lui le principe de l'autorité ecclésiastique, ses connexions avec Rome et avec les autres puissances catholiques d'Europe. Il sera donc inmanquablement tenté de gouverner dans le style absolutiste français et il en sera fini de la monarchie mixte en Angleterre pour de longues années. Une satire intitulée *A New State Picture* avertit les Britanniques de la duplicité de leur roi. Une gravure montre un homme au visage grimaçant qui vient de laisser tomber son masque. Elle illustre le propos de la satire :

Britons behold! your petty Tyrant here,  
Observe his honest face, observe his sneer,  
Observe that Hand, which do's the Patriot hold  
That hand by which we've oft'en been bought & sold.

On le voit, le message est clair, derrière tout roi se cache un tyran en puissance prêt à passer des alliances avec les autres absolutismes européens, comme le fit le roi en 1670, en s'engageant aux côtés de la France contre les Pays-Bas. Le danger est plus grand, soutiennent les whigs, si le roi doit honorer ses dettes envers les pays catholiques.

La représentation du catholique allié aux puissances étrangères introduit la thèse du complot papiste toujours menaçant. Dans un texte intitulé *The Protestant Dissenters Letany* de 1681, l'auteur va crescendo dans la description des crimes papistes pour atteindre la vision apocalyptique de papistes violeurs et infanticides :

From damn'd Inquisitions and Massacring Knives  
From deflowering our Daughters and Ravishings our Wives  
From ripping up Wombs to destroy Infants Lives Lib. Etc.

Les satiristes tories, de leur côté, ne manquaient pas de souligner tantôt le caractère paranoïaque de telles évocations, tantôt leur exploitation politique par les whigs. Il en est ainsi dans *A True Protestant Catechism Explaining the Grounds and Methods of the True-Protestant Plot* datant de 1683. La satire parodie un véritable catéchisme avec questions et réponses. Le catéchumène récite sa leçon en évoquant les :

Swarms of English-Papists, Wild Irish, Iago-Pilgrims, etc. armed with Black Bills, screw'd-Guns, Consecrated daggers, Knives, Tormentilio's and Tewx-bury-Mustard-balls: all ripe and ready at 24 hours warning to overwhelm the

Government, murder the King and cut the Throats of all the Protestants in the three Nations.

L'auteur y dénonce par l'ironie une sorte de langue de bois anti-papiste. Il reprend le thème du papiste-traître cher aux whigs, mais les portraits de ces papistes le couteau entre les dents sont tellement caricaturaux qu'ils apparaissent plutôt comme le fruit de l'esprit échauffé des whigs.

Les tories tournent volontiers en dérision l'acharnement des Whigs à voir des complots papistes partout alors que la nature du complot de 1678 avait été démasquée sans peine. En fait, les tories vont répondre à l'accusation de trahison de deux manières. D'une part en faisant apparaître les protestants comme des esprits chagrins, des insatisfaits perpétuels rassemblés sous l'étiquette des *Malcontents* ; d'autre part, en opposant à leur propre loyauté envers le souverain le caractère séditieux des whigs et en les rendant eux-mêmes responsables de complots.

tories et whigs se livrent la bataille de la loyauté. À l'accusation des whigs selon laquelle les papistes se rendent coupables de trahison à l'égard du pouvoir, les Tories répondent en réaffirmant leur loyauté à l'égard de leur souverain. C'est le sens de satires tory comme *A Loyal Satyr against Whiggism* ou encore *A Loyal Letany*. Duquel des deux camps peut-on dire qu'il est le plus fidèle au roi ? Celui qui assure la monarchie de son soutien inconditionnel, ou celui qui veut l'avertir de dérives dangereuses pour la bonne santé et la gloire du pays ? Deux motifs s'opposent : d'un côté le légalisme monarchique, de l'autre la défense du bien commun. Mais les Tories vont plus loin, ils rappellent l'agitation politique dont les whigs se sont rendus coupables, cette fois de façon avérée lors du *Rye House Plot* de 1683 ou lors des soulèvements de 1685 menés par le duc de Monmouth.

On évoque les lieux où se réunissent les whigs. Toujours dans *A True Protestant Catechism*, le catéchumène mentionne ces berceaux de l'hérésie et de la rébellion (« Nurseries of Heresies and Rebellion » dans le texte) que sont les *Conventicles or Meeting-houses*. On retrouve ici la crainte de voir les assemblées protestantes informelles se transformer en réunions politiques où se trameraient des complots. Dans un texte intitulé avec un mot valise *At Amsterdamnable-Coffee-House*, l'auteur parodie une vente publique où sont bradées idées et personnalités whigs : on y vend « a large bundle of Seditious Libels, by C. C. and the rest of the true Protestant-Pamphleteers not worth the hanging, to advance the pillory » ; dans le même lot, un exemplaire du *Léviathan* de Hobbes, censé prôner l'athéisme et le républicanisme. Ainsi donc, si les whigs se rencontrent c'est pour publier des écrits subversifs destinés à répandre la mauvaise parole auprès des honnêtes sujets du royaume. Pire encore : ils mettent le pays à feu et à sang.

Dans *A Loyal Satyr against Whiggism* écrit sur le mode pastoral, le narrateur se promène loin des tumultes de la ville. C'est alors qu'il croise un homme emprunt de cette sagesse que confère une vie saine à la campagne ; celui-ci le prie de lui donner des nouvelles de la ville. Le narrateur se livre alors à un récit éploré des convulsions qui l'agitent et dont les whigs sont responsables :

I told him what disorders late were done ;  
What wild distractions and mishapen feard,  
And what a Cloud of Faction round appears,  
What daring Treasons were but now maintain'd  
By Sh. And City both in Faction train'd,  
And how the bloody minded Whigs do aim  
To play again their old King-killing game.

En écoutant un tel récit l'homme vénérable éclate en sanglots. À la vision cauchemardesque des complots papistes répond, presque terme à terme, celle des machinations insensées des Whigs comploteurs et régicides. L'abréviation « Sh. » renvoie à l'un des chefs de file du mouvement whig, Shaftesbury, qui fut emprisonné pour haute trahison puis relâché. Ce texte introduit un thème important : celui du désordre et de la peur semés par les whigs en contraste avec le calme et la paix que seule une monarchie forte et équilibrée est capable d'assurer. Au spectre de la tyrannie agité par les whigs, les tories répondent par celui de l'anarchie. La trahison, le complot et la subversion de toutes les valeurs, y compris de vertus cardinales comme la loyauté envers son souverain et la piété filiale, sont traités de façon magistrale par John Dryden dans son poème *Absalom and Ahitophel*.

Le poète officiel y dramatise la crise d'exclusion en reprenant un épisode de la Bible [*Samuel II* : 13-16], celle de la rébellion d'Absalon contre son père, le roi David. L'allégorie apparaît particulièrement adéquate à l'Angleterre de la Restauration qui mêlait si intimement politique et religion et où la connaissance intime de l'Écriture sainte permettait à tout un chacun d'identifier les différents protagonistes à travers les personnages bibliques. L'épisode offrait à Dryden tous les ingrédients de la crise d'exclusion : un fils qui ne peut prétendre à la succession de son père, mais qui, conseillé par le machiavélique Achitophel, tente de le renverser. David est Charles II, Absalon figure naturellement le duc de Monmouth (tous deux étaient également réputés pour leur beauté), Achitophel est le comte de Shaftesbury, tandis que les autres conjurés représentent les principaux membres du parti whig. Pastiche de la Bible, le poème détourne le texte sacré pour apporter un éclairage sur les événements contemporains et dénoncer le danger de la révolte contre son souverain. Ce n'est pas un hasard si la figure du roi et celle du père se retrouvent en une

même personne : Dryden apportait là sa contribution au débat sur l'analogie entre le pouvoir patriarcal et le pouvoir du souverain.

Tel le serpent de la Genèse, Achitophel déverse son venin, incitant Absalon à violer la loi sacrée du respect paternel. Celui-ci s'insurge d'abord contre ce projet, à ses yeux illégitime :

My father governs with unquestion'd right;  
The faith's defender, and mankind delight;  
Good, gracious, just, observant of the laws. [ll. 317-319]

Were he a tyrant, who, by lawless might Oppres'd the Jews, and rais's the  
Jebusite  
Well might I mourn [...]. The people might assert their liberty  
But what was right in them were crime in me. [ll. 337-342]

Il récuse également l'idée que son père puisse se changer en tyran : « What could he gain, his people to betray, / Or change his right for arbitrary sway? » [ll. 329-330].

Mais Achitophel finit par le convaincre et la tragédie se noue :

To head the faction while their zeal was hot,  
And popularly prosecute the Plot  
To farther this, Achitophel unites  
The malcontents of all the israelites. [ll. 489-492]

Aux yeux du satiriste tory, les Whigs viennent saper par leur action pernicieuse les fondements-mêmes de la société incarnés par les rois, ces « public pillars of the State, / Born to sustain and prop the nation's weight » [ll. 954-955]. Il les invective directement dans son « Épître aux Whigs » qui se trouve en préface d'un autre poème, *The Medall; A Satyre against Sedition* :

What right has any man among you, or any Association of men, (to come nearer to you), who out of Parliament, cannot be consider'd in a Publick Capacity, to meet, as you daily doe, in Factious Clubs, to vilify the Government, in your Discourses, and to libel it in all your Writings? who made you judges in Israel? or how is it consistent with your Zeal of the publick Welfare, to promote Sedition? Does your definition of loyal, whis is to serve the King according to the Laws, allow you the licence of traducing the Executive Power, with which you own he is invested. ?

La satire se livre également à des attaques personnelles contre les protagonistes de l'autre camp. Ainsi *A Congratulatory Poem on the wonderful Achivements of Sir John Mandevil* publié en 1683 raille ce personnage qui « Tory-Like, liv'd a Fool, and dy'd a Knave » .

Dans l'autre camp, *A Loyal Satyr* décrit le « Monster-Whig » comme une sorte de bête mythique dont la seule évocation ferait peur aux enfants. Le vieil homme de la fable indique comment l'identifier :

But thou art young, therefore I'll plainly show  
How thou a Monster Whig maist surely know,  
It somewhat favours man ; so have I seen  
When on a Christmas evening we have been  
On frolics bent, a thing of such like note,  
With hairy Chin, diminish'd hanging Coat,  
Broad Hat, stiff Band, and a malicious Eye.

On reconnaît ici le chapeau à larges bords caractéristiques des Puritains. Les whigs étaient souvent assimilés aux *dissenters* républicains qu'ils comptaient parmi leurs rangs. C'était eux qui avaient mis à bas la monarchie en 1649 et ils n'avaient de cesse depuis de jouer leur « Good Old Game ». <sup>6</sup>

À quoi peut-on reconnaître un Whig ? S'il est puritain, il a de fortes chances d'avoir un train de vie modeste. Comme Slingsby Bethel, cet éminent Whig, marchand, élu à la charge de prévôt de Londres et du Middlesex et républicain. Le portrait qu'en a fait Dryden sous les traits de Chiméï est resté dans les annales :

Shimei, whose youth did early promise bring  
Of zeal to God and hatred to his king,  
Did wisely from expensive sins refrain,  
And never broke the Sabbath, but for gain ; [...]  
Chaste were his cellars, and his shrieval board  
The grossness of a city feast abhor'd:  
His cooks, with long disuse, their trade forgot;  
Cool was his kitchen, tho' his brains were hot.  
Such frugal virtue malice may accuse,  
But sure 't was necessary to the Jews;  
For towns once burnt such magistrates require  
As dare not tempt God's providence by fire. [ll. 585-590, 612-627]

Tel le Malvolio de Shakespeare, il est de mauvaise compagnie, pingre et dévot, sauf que dans le cas de Bethel, l'appât du gain peut lui faire rompre le jour du Seigneur. L'image des cuisiniers désœuvrés nous évoque un autre avare de la même époque : Harpagon. La satire reprend ici le thème de la loyauté que Bethel bafoue en se vouant dès son plus jeune à la cause républicaine, et elle ridiculise les vœux de frugalité professés par les puritains. Le passage sur les cuisines de Bethel fait directement référence à un épisode de la vie politique londonienne : lorsque Slingsby Bethel avait été élu prévôt, il avait refusé d'offrir un banquet comme le voulait la coutume ; mais le poète ironise sur la raison de cette inactivité en faisant mine de croire que c'était la peur d'un nouvel incendie à Londres et non l'avarice qui le guidait.

6. Cela par dérision et en référence à la cause républicaine sous la Restauration désignée par ses partisans comme *the Good Old Cause*.

Derrière la façade de moralité que les protestants veulent se donner — préoccupés qu'ils sont de morale privée autant que de morale publique — leurs adversaires croient discerner l'ambition comme moteur essentiel de leurs actions. C'est ce que masque leur zèle patriotique ou religieux. Ils apparaissent comme des opportunistes ou *turn-coats*. On en fit le reproche à Shaftesbury et à Buckingham, anciens ministres de la Cabale<sup>7</sup> de 1667 à 1673, qui basculèrent dans l'opposition à partir de cette date, ce qui nous vaut la célèbre description de Buckingham par Dryden comme une véritable girouette :

A man so various, that he seem'd to be  
Not one, but all mankind's epitome:  
Stiff in opinions : always in the wrong;  
Was everything by starts, and nothing long;  
But, in the course of one revolving moon,  
Was chymist, fiddler, statesman, and buffoon. [ll. 545-550]

Une des plaisanteries favorites des tories était que Shaftesbury s'était présenté comme roi de Pologne — seule monarchie élective d'Europe — y voyant là la preuve irréfutable de son ambition démesurée et de ses prétentions à détrôner le roi. Cela donne lieu à un pamphlet intitulé *A Modest Vindication of the Earl of Shaftesbury*. L'auteur y loue :

his unwearied Endeavours for the Restoration of the Public Peace, in the Time of our late unhappy Troubles ; his admirable Counsels all along for the Improvement of the Common Good of the Kingdom, the Honour and Safety of the Monarchy, the Success of our arms, and the Overthrow of our Enemies.

C'est dire par antiphrase que Shaftesbury n'avait cessé de prouver sa déloyauté à l'égard du roi, et n'avait certainement pas œuvré au bien de l'Angleterre au cours de son mandat de ministre, puis en tant que membre éminent de l'opposition.

Un texte intitulé *The Arraignment and Condemnation of the late Rebels in the West* fut publié au lendemain de la rébellion whig de 1685. Il n'est pas proprement satirique mais il est éclairant parce qu'il développe le thème de l'hypocrisie whig :

Even when they pretend the greatest Loyalty to the King, Zeal for Religion, and Love to the Governement, are they [the Whigs] making rule of all the Plots that the Devil can invent, to Murther the One, Prophane the Other and Subvert the Third.

C'est à Dryden que revient le mot de la fin car, au-delà de la caricature, il donne à la satire un contenu d'autant plus convaincant qu'il est nuancé. Il montre

7. Nom donné à l'administration royale de 1667 à 1673, d'après les initiales des cinq principaux ministres : Clifford, Ashley (le futur Shaftesbury), Buckingham, Arlington et Lauderdale.

comment Shaftesbury-Achitophel a pu rassembler des personnes aux motivations très disparates, ces *malcontents* unis dans le même refus de l'extension de la prérogative royale. On y trouve des « Mistaken men, and patriots in their hearts ; / Not wicked, but seduc'd by impious arts » ; ceux qui agissent par intérêt « Pretending public good, to serve their own » ; les républicains pour qui « kings [are] an useless heavy load, / Who cost too much, and did too little good » ; de dangereux illuminés :

A numerous host of dreaming saints succeed,  
Of the true old enthusiastic breed :  
Gainst form and order they their pow'r imploy,  
Nothing to build, and all things to destroy » ;

et enfin, la foule des inconséquents, des irréfléchis : « But far more numerous was the herd of such, / Who think too little, and who talk too much ». On retrouve ici plusieurs thèmes de la satire tory qui dénonce l'hypocrisie contre la sincérité, l'intérêt personnel contre le bien commun, le républicanisme contre la loyauté envers le roi ainsi que l'impulsion mal comprise, effrayante pour les conservateurs de remettre en question l'ordre établi — politique ou religieux — et interprétée comme une volonté nihiliste de destruction. La satire termine sur la bêtise universelle qui lui paraît l'explication la plus plausible aux crimes perpétrés par les hommes.

Après cette évocation des forces en présence, nous est-il permis de désigner un vainqueur ? La question que nous posions au début de cet exposé, c'est-à-dire de savoir si les thèmes de la propagande whig n'étaient pas plus propices à un traitement satirique, reste ouverte. Il est toujours plus facile d'être dans l'opposition et de railler le pouvoir. Ce qu'on peut dire néanmoins, c'est que les tories semblent avoir été mieux armés dans les circonstances particulières de la Restauration. Ils réussirent à mettre en porte-à-faux les whigs et leurs excès, qui les avaient conduits à monter de toutes pièces de fausses conspirations. Ils parvinrent également avec succès à établir un parallèle entre le fanatisme politique et religieux des whigs. Les tories avaient surtout l'avantage d'incarner l'*Establishment*, c'est-à-dire d'une certaine manière la permanence, et il est probable que dans un pays qui venait de vivre des épisodes sanglants, il était relativement aisé de jouer du thème de la paix et d'agiter le spectre d'une seconde guerre civile. Cela étant, au regard de l'histoire, les craintes des whigs s'avèrent justes et c'est leur cause qui finit par triompher : on renvoya Jacques II, on lui substitua un prince protestant et on établit une monarchie constitutionnelle.

On a vu combien pour appuyer leur revendications, les deux principaux partis étaient habiles à employer la dérision pour rabaisser un adversaire ou la caricature pour en souligner ce qu'il y avait de ridicule, de scandaleux.

Ces satires ont un effet immédiat, celui de faire sourire et de faire apprécier la verve des pamphlétaires. Mais donnent-elles vraiment à réfléchir? La satire ne saurait véritablement convaincre, surtout s'il est question de convictions religieuses. Comme le « politiquement incorrect », le trait satirique est un mouvement par lequel on veut s'affranchir et prouver que l'on ne peut pas se conformer aux idées dominantes. Le procédé est libérateur, mais il élude les véritables questions.

Comme ce manuel de traduction protestant (*The True-Protestant Translator*) également liquidé à l'*Amsterdammable Coffee House*, la satire ne transforme-t-elle pas par son irrévérence, par sa mauvaise foi aussi « Order into Confusion, Unity into Schisme, Gospel into Sedition, Light into Darkness, Truth into Falsehood » ? Il n'est pas question de dénier à quiconque le droit d'utiliser les armes de l'esprit pour s'ériger contre l'injustice, l'hypocrisie, l'oppression ou le discours officiel, mais de s'interroger sur les limites d'un procédé qui — sous des dehors inoffensifs — peut emporter toute chose dans un mouvement de négation.